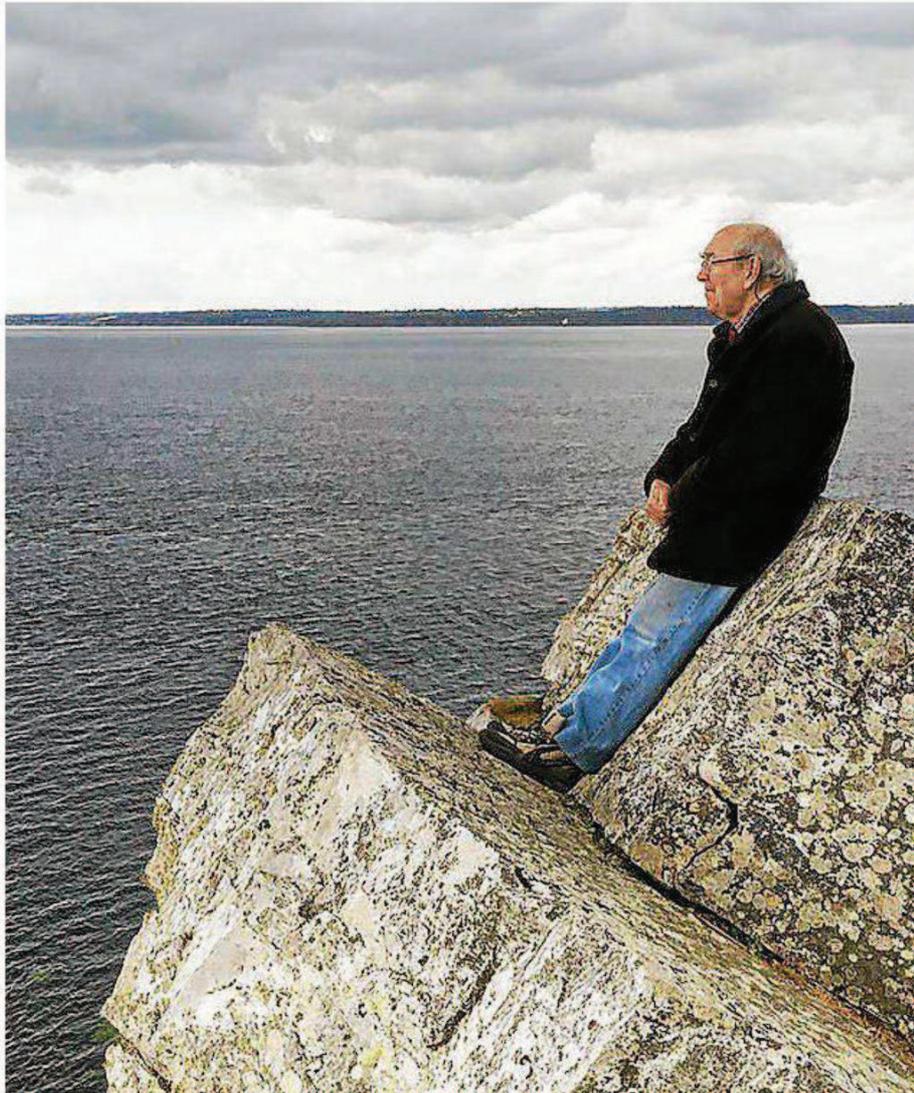




# Brest métropole

Lundi 9 avril 2018 / [www.letelegramme.fr](http://www.letelegramme.fr) / Tél. 09.69.36.05.29

## UNE VIE AU MUSÉE



De 1964 à 2002, René Le Bihan a été le conservateur du Musée des Beaux-arts, lequel fête ses 50 ans cette année. Œuvrant pour sa renaissance, alors qu'il ne restait presque plus rien, il a constitué une véritable collection d'art en peu de temps et peu de moyens. Un cas unique dans la France d'après-guerre. Page 15

### VIGIPOL

L'outil anti marée noire pourrait être national



Le syndicat mixte de protection du littoral breton Vigipol était réuni, samedi, à Ploudalmézeau, à l'occasion des 40 ans de sa création. Au programme, la sécurité en mer, notamment liée à l'évolution vers le gigantisme des bateaux, mais aussi une envergure nationale de l'outil proposée par Joël Le Jeune, président (à droite, au côté de Charles Josselin, l'un des créateurs). Pages 11 et 18

### QUÉMÉNÈS

Les affaires maritimes sonnent le rappel

Page 11

### THE CORNER

La plateforme veut dupliquer son modèle

Page 16

### JEUNES DIRIGEANTS

Soirée « Enjoy » jeudi

Page 16

### Subito !

Un finish de folie

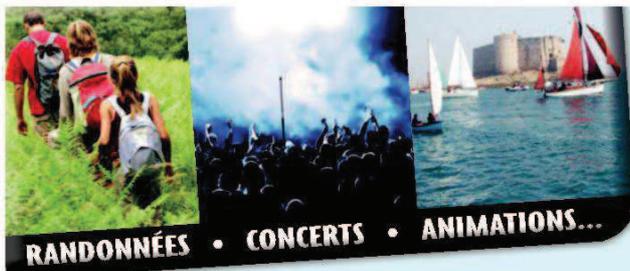


La dixième édition du festival international de théâtre d'improvisation Subito ! s'achèvera, ce week-end, au Mac Orlan, avec deux soirées qui « célébreront l'impro comme une fête folle ». Six performances riches en promesses au programme, parmi lesquelles, peut-être la plus attendue, celle du Colombien Felipe Ortiz et de l'Américain Joe Bill, deux références du genre. Page 20

### SYMBIOSE

Revenir en mode festival

Page 21



RANDONNÉES • CONCERTS • ANIMATIONS...

Communiquez-nous  
vos événements sur

**Le Télégramme.fr**

Un échange plus rapide avec votre correspondant local

# Beaux-arts. Et il créa une collection

Le Musée des Beaux-arts de Brest fête son cinquantième anniversaire cette année. À cette occasion, René Le Bihan, son conservateur pendant 38 ans, a accepté de parler de sa renaissance, en 1968, après la destruction totale de l'ancien Halle aux Blés. Ruses, flair et un brin de malice ont été les atouts de cet homme pour rendre hommage à sa ville natale et lui offrir une nouvelle collection d'art digne de ce nom. L'Histoire à travers les anecdotes.

## Le grand entretien

René Le Bihan a été le conservateur du Musée des Beaux-arts de Brest, de 1964 à 2002. « Alors que s'effaçait d'autres chemins, j'ai suivi l'occasion de rendre hommage à ma ville et, revenant à tout, je m'y suis tenu, aussi droit que possible ». (Photo Jean-Yves Guillaume/Bretagne Magazine)



### > René Le Bihan, parlez-nous de votre parcours...

Mon parcours, c'est d'être brestois. Non ! En fait, je suis de Lambézellec, mais je suis né à 120 mètres de la limite de l'époque. De mon berceau, je voyais la plaque « Brest ». Alors, on s'intéressait pas mal à l'art dans ma famille, mon grand-père était du pinco, mon parrain aussi, en amateur... Je n'avais vu qu'un seul Musée à 3 ou 10 ans, celui de Quimper. Je trouvais ça fascinant, tous ces tableaux, tous ces objets. Je me suis dit que si l'occasion se présentait, un jour... Il faut savoir qu'en ce temps-là, il n'y avait à Brest que des conservateurs de cimetière. J'ai commencé mes études à Rennes puis je suis allé à Paris, au sein de Bretagne ou de Bobo-Dioulasso (Burkina Faso, Ndls), c'était pareil ! On m'a demandé, là-bas, si j'étais francophone et, grâce au fait d'être Breton, comme les étrangers, j'ai eu le droit à une promenade sur la Côte d'Azur pour visiter plusieurs musées, la Fondation Maeght... Et hop, « Le Bihan » y est allé ! Je leur parlais en breton de temps en temps !

> Vous êtes devenu conservateur du musée des Beaux-arts de Brest en 1964. Qu'avez-vous constaté à votre arrivée ? De mon arrivée à 1968, il n'y avait pas encore de musée. Le maire était pressé d'ouvrir mais il fallait d'abord que se trouve des œuvres ! Il n'y avait que sept tableaux présentables. J'ai connu le vieux Brest, j'avais sept ans quand il a été détruit. Je me rappelle avoir vu ce qu'il

restait du musée et d'y voir des affiches priant de rapporter les choses qui avaient été vues dans les ruines. Et il n'y avait plus aucune liste de ces choses, il n'y avait pas d'ordinateur ! Seuls quelques objets ont été retrouvés, bizarrement : des décors dans un vide sanitaire de l'école de musique, de la porcelaine de Sévres à Kerichen, un tableau dans un placard à balai d'un ancien lycée...

### > Pour acquérir de nouvelles œuvres, il fallait des moyens, en aviez-vous ?

En grignotant ici ou là, cela faisait environ un million de francs (ancien), avec ça on n'avait pas grand-chose, un demi-Picasso peut-être ! Mais, je suis un type qui a été vomi : en 1960 arrivait des gens à la tête du Louvre, du Musée d'art moderne, ou des grands musées de province, des personnes qui avaient commencé à faire des études d'art dans les années '55/'56. Et j'arrivais là-dedans. Par chance, tout ça, c'était des copains d'études ! Et je me suis glissé dans l'équipe du Louvre, je connaissais ces gens familièrement, ils m'ont donné des coups de main étonnants.

### > Quelles étaient vos « méthodes » pour trouver des œuvres ?

Je me suis dit que j'allais acheter tout ce qui était bon marché et rare, en cherchant dans les brocantes, le quart de ce que j'ai acheté vient des marchés aux puces. On réussissait à faire des coups avec mes vieux complices. Si on restait sur la chaise, il n'y avait aucune

chance. Les gens ne venaient pas vous demander : « Est-ce que vous voulez mon tableau ? ». Mais si vous aviez un réseau, si vous vous déplaciez... Un jour, par exemple, je vois un tableau daté de 1837 coûtant 100 francs, qui servait de table cire, qui était posé par terre. Il servait d'emballage à une série de chandeliers que le marchand avait posé dessus : « C'est votre sempiternelle qui nous intéresse ! ». Et quand j'ai fait la Grande Exposition, au Louvre, en 1974, sur la renaissance du musée de Brest, c'était le tableau que le ministre de la Culture de l'époque préférait. On ne lui avait évidemment pas raconté comment avait été faite son acquisition !

### > Quelle collection existe aujourd'hui ?

J'ai réuni la plus grande collection de Pont-Aven. Pour autant, pas de Gauguin, je n'ai pas trouvé les sous pour les acheter ! J'allais à Londres acheter des Sérusier, c'était moins cher là-bas. Les tableaux, j'en trouvais beaucoup, mais ils n'étaient pas toujours présentables. Il fallait les remettre, les encadrer, je me souciais surtout de les avoir ! J'ai rassemblé plusieurs centaines de choses : tableaux, gravures, dessins... Je ne pouvais pas acheter de Fragonard, de Monet ou de Delacroix. Mais quelque chose autour ou à la même époque, et crac ! Je sautais dessus ! Les artistes locaux étaient à mon sens trop chers, je ne ferai pas de la peinture régionale, je ferai de la peinture de grand niveau : des italiens, des français du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>. Ça, c'était mon truc !

### Regard 16 ans après

« Si quelque chose est bien, c'est moi ! Et si quelque chose est mal, c'est moi aussi ! Hélas... j'aurais bien voulu livrer un musée magnifique. Le musée que j'ai labo, en 2002 était une merde obsolée : ce n'était pas un musée, en revanche c'était une collection ! Et c'était suffisamment important et rare, en France, qu'on réussisse à faire cela en si peu de temps et avec si peu de moyens, qu'on m'a donné la légion d'honneur (je n'ai pas fait la guerre, mais j'ai eu une médaille ! C'est tout. C'est la vie d'un homme, mais ce n'est pas cela qui compte, c'est le regard porté aujourd'hui. Moi, j'ai laissé une collection, à elle de vivre, il ne faudrait pas qu'elle disparaisse ! »

## « À Brest, on rate toujours les affaires »

La Halle aux Blés était le plus grand bâtiment de Brest avant guerre. Il se trouvait en face du musée actuel, là où se trouve le parking, aujourd'hui. Pourquoi avoir construit un tel édifice, en 1837 ? Et à quoi a-t-il servi exactement ? René Le Bihan apporte quelques repères historiques, « pour ne pas oublier qu'il y a eu autre chose avant ».

**1. Une boisse du grain.** Si la Belle-Poule a combattu au large de Guissey contre les Anglais, c'était pour protéger un transport de grain (en 1778). Le Neigeux est perdu par la Royal Navy lors d'Ouessant alors qu'il transportait encore du grain depuis l'Amérique (1794). Suite à ces événements, l'idée a germé de construire une grande halle qui serait une sorte de bourse du grain pour la France entière. « Manqué de pot, vous savez, à Brest, on rate toujours les affaires. On aurait fait ça en 1780, il y aurait aujourd'hui une multinationale du grain à Brest. Mais non ! On a fait le truc en 1837 ! Or, on commençait

déjà à faire des chemins de fer, on avait fait des canaux, le rail et les péniches remplaçaient le commerce maritime... alors cette grande halle n'a jamais servi à quoi que ce soit ! ».

**2. Un centre culturel.** La Halle aux Blés devient un centre culturel, avec la bibliothèque, les archives, des salles de gymnastique au sous-sol. La femme du maire de l'époque, la potesse Léocadie Salaun-Penquer, use de son influence pour qu'un musée y soit installé sur deux niveaux, en 1875. Très vite, de nombreux objets d'art, donations diverses des commissaires et médecins de la Marine, y sont rassemblés. « C'était des objets somptueux : des trésors en argent de Siam, des porcelaines de Chine, des canoës, des trucs qui font six à huit mètres de long ! Des pirogues ! ».

**3. Tombé en désuétude.** Le musée suscite peu d'intérêt. Et, quand la guerre se profile,

en 1938, un inspecteur du ministère, secrétaire d'État aux Beaux-arts, vient à Brest faire un état des lieux. « Il a dit que c'était un capharnaüm épouvantable, qu'il n'y avait rien à sauver de tout ça ! Et rien n'a été fait pour tenter de sauver ces œuvres avant les bombardements, hormis quelques tableaux. Seule la bibliothèque a été sauvée, grâce à des femmes qui avaient emporté les trésors de l'Académie de Marine, de l'Abbaye de Saint-Mathieu ».

**4. Avant la renaissance.** Vers 1960, on ne pense plus au musée et on reconstruit la ville. On pense même faire un zoo en place du Jardin Kennedy actuel. Mais le dernier chantier de la reconstruction, mené par Jean-Baptiste Mathon, sera finalement un musée. « Le travail a été fait de telle manière que sur la façade, il n'y avait rien. Pour rentrer, il fallait traverser un petit capot. À mon sens, le plan a été restauré car c'était plus facile de faire comme ça. C'est un "coup parti" ».